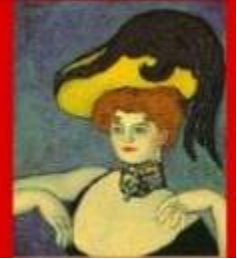


NUMERO 507

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde*— PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

Lacan Quotidien



**Sacrifice : le retour !**

par **Philippe De Georges**



On aurait peine à parler de victime, sans prendre en compte le fond sur lequel celle-ci vient s'inscrire et qui prétend lui donner sens : l'expiation et la rédemption. Dès qu'on s'éloigne de la logique simplement criminelle – du fait divers, de l'anecdote passionnelle ou du roman policier, de l'histoire à l'Histoire, du drame privé aux grands événements tragiques où se dessine notre destinée -, victime consonne avec sacrifice. Il faut donc revenir une fois de plus sur ce qui est à l'œuvre dans l'acte sacrificiel.

Il semble accompagner l'humanité au point qu'il ait semblé constituer à lui seul l'essence du lien social. Mais il n'est pas universel, en tout temps et en tout lieu. Il naît avec l'invention de l'agriculture et s'associe au mode de vie sociale que celle-ci initie.

Depuis les Lumières, après bien des étapes, et l'avènement de la démocratie moderne, les hommes paraissent avoir voulu tourner cette page sanglante, rompre avec cette apparente impérieuse nécessité et adopter d'autres modes de régulation sociale. Certes, l'érection de « la veuve », ou « rasoir national », dominant de son ombre le temps du *Triomphe de la Raison*, relativise cet espoir. Mais les événements récents – flambée du patriarcat et retour de Dieu en son passé funeste – obligent à reconnaître que ce qui avait été chassé par la grande porte revient par toutes les fenêtres. Aussi peut-on écrire au fronton de l'avenir : *Sacrifice, le retour !*

Le retour du sacrifice suppose que quelques éléments se rassemblent.

Il faut en toile de fond une croyance. C'est elle qui fonde et légitime le processus. Croyance en une figure transcendante qui réclame cette pratique. C'est à elle, pour elle et en elle que se joue la partie, elle qu'il faut satisfaire ou dont il faut apaiser le courroux. La déesse Tanit n'est pas étrangère à la lignée, qui embrasse des pères furieux, des dieux vengeurs et des mères destructrices.



Cette croyance, qui est la logique du sacrifice, se trouve être structurée par un discours : récit cosmogonique, légende de la chute et de la faute originelle ou explication du monde. Le sens foisonne.

Il faut aussi un sacrificateur, un officiant (le même ou deux personnes, peu importe), qui porte le discours et se fait médiateur avec l'être auquel s'adresse le sacrifice. C'est surtout celui qui supporte l'acte et son rite.

Mais tout cela ne serait rien sans la victime ! Qu'est-elle et qu'est-ce qui la désigne ? S'agit-il ici des prémices, de la récolte ou du troupeau (puisqu'il n'y a de sacrifice que depuis qu'il y a agri-culture) ? En tout cas, l'animal, quand c'en est un, est un proche, est un semblable, substitut métonymique de l'être humain. Pensons aux jeunes gens et aux vierges que réclame le Minotaure, à Iphigénie ou à Isaac, soit l'enfant aimé ou aîné, ou au fils de Dieu lui-même. Le sacrifice de soi ne diffère pas sur le fond du choix fait de donner la mort à l'autre – la logique est celle que Lacan a décrit dans le meurtre paranoïaque à propos d'aimée.

Ce scénario configure une structure dont la parenté avec ce que Lacan définit comme fantasme sadien est, pour les lecteurs de « Kant avec Sade » (1), évidente. Quelques questions, qui se posent chaque fois que l'actualité fait rappel du sacrifice, trouvent ici leurs réponses. Où est le sujet ? Quel est le statut de l'objet ? Qui jouit ? Telles sont les interrogations soulevées par tous les commentateurs, tant à propos des scénarios imaginés par le « Divin Marquis » que des exécutions itératives sous la Terreur, ou aujourd'hui des mises en scène macabres de Daesh ou quelque autre groupe terroriste.

Il va sans dire que le regain sacrificiel auquel nous assistons est directement lié au retour du religieux (sous forme nécessairement extrémiste, intégriste et fondamentaliste) et à la résistance opposée par le patriarcat au déclin social consommé, en Occident, de l'imaginaire paternelle. C'est cet aspect, réactif autant que réactionnaire, qui explique aussi bien la violence du phénomène que son aspect caricatural et son absence d'avenir. Freud a pu démontrer comment la figure du père dans l'Œdipe éloigne du sujet les ombres maléfiques de la mère toute puissante et vorace comme celles du père obscène et jouisseur de la horde. Les figures qui font retour aujourd'hui ne sont pas celles d'un dieu d'amour, mais bien de dieux féroces et avides de sang.

Quant à la crédulité disponible pour que ces vieilles lunes resservent, elle nous fait constater que rien de tout cela ne serait possible sans ce qu'éprouvent un nombre considérable de sujets contemporains, pour qui le monde que nous leur proposons – avec son apologie *ad nauseam* de la marchandisation du corps et sa pornographie générale – n'est source que d'ennui, de solitude et de désespérance. Leur conversion – car c'en est toujours une – reconfigure « le monde », le saturant de sens et d'ordre. Ce débordement ravageur prolifère dans le grand vide hypermoderne où il s'offre comme monstrueux nouage dont le maître est la mort. Peu leur importe, puisque rien en dehors des rites ne donne pour eux sens et issue à la nécessité de payer la dette que fait à chacun le fait de vivre. Lacan ici encore nous éclaire : « l'Autre n'existant pas, il ne me reste qu'à prendre la faute sur Je, c'est-à-dire à croire à ce à quoi l'expérience nous conduit tous, Freud en tête : au péché originel » (2).



C'est bien cet exil du sujet renvoyé à lui-même et à son seul ancrage dans la jouissance que rejettent les candidats à la mort. Ils vomissent le monde laïcisé et profane de l'époque de l'Autre qui n'existe pas. Ils savent intuitivement ce que dit l'étymologie du mot sacrifice : *sacer facere*, soit *produire le sacré*. C'est un Autre non barré, qu'ils entendent ranimer par la fumée des holocaustes. À la voix qui susurre « Non, la vie ne vaut rien / mais rien ne vaut la vie », ils opposent la foi de tout sacrificateur et de tout martyr : « il y a quelque chose de plus précieux, au-delà de la vie ! » Ainsi protestent-ils de la dignité que procure à chaque sujet le signifiant maître par leur soif de  $S_1$  et font-ils sinistrement écho à la remarque de Freud : « La vie s'appauvrit, elle perd de son intérêt dès l'instant où dans les jeux de la vie, il n'est plus possible de risquer la mise suprême : la vie elle-même » (3).

1 : Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Seuil, 1966

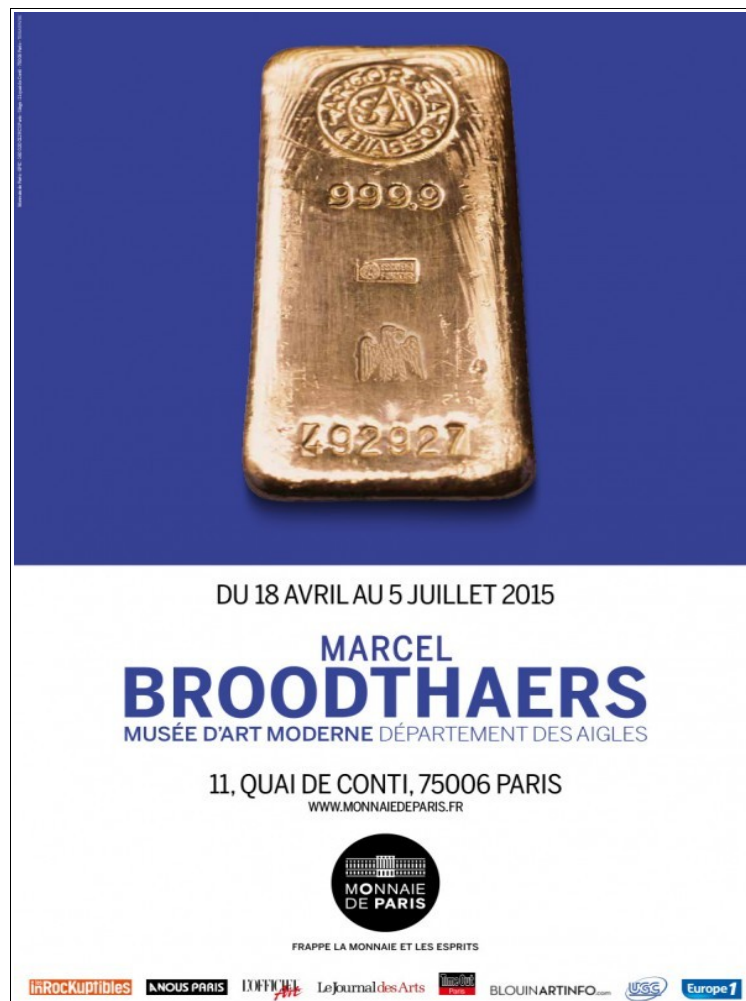
2 : Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, op. cit.*, p. 820.

3 : Freud S., « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1968, pp. 235- 267.

# Batailles de Waterloo

## M'enfin !, la chronique de Yves Depelsenaire

Vu le triste sort échu aux œuvres de Marcel Broodthaers au Musée d'Art Moderne de Bruxelles, fermé pour une durée indéterminée depuis 2011 – je l'évoquais à la fin de ma dernière chronique dans *Lacan Quotidien*, « [Ubu au musée](#) » –, on se réjouira tout spécialement de la tenue à la Monnaie de Paris d'une exposition consacrée à son *Musée d'Art Moderne (Département des Aigles)*, plus précisément à sa *Section des Figures* (1).

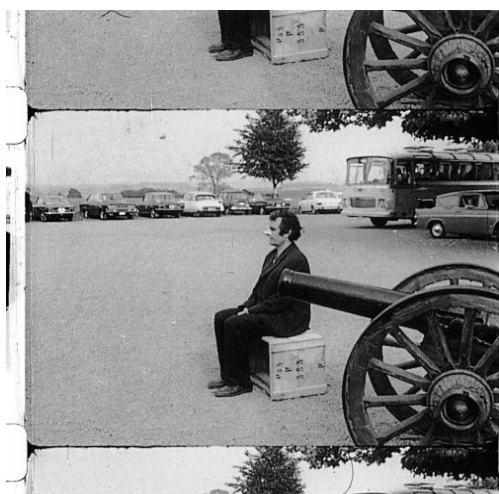


À l'origine une espèce de canular, le musée fictif imaginé par Marcel Broodthaers se révéla vite, à travers ses développements multiformes, constituer une formidable machine à penser. Il condensait toutes les facettes de l'inventivité de son concepteur, mixant les influences (boîte en valise de Duchamp, pipe de Magritte) et les intuitions (Mallarmé inventeur de l'espace moderne avec la topographie du *Coup de dés*), les préoccupations politiques du temps quant aux rapports de l'art et de la société, et les conditions de production de l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductivité technique avec les leçons de la linguistique structurale et de la sémiologie barthésienne, l'iconographie du XIX<sup>e</sup> siècle avec le pop art ou le conceptualisme de Joseph Kosuth. Tout cela éclairé de la thèse lacanienne, dont il était très averti, selon laquelle *la vérité a structure de fiction*.



Inauguré dans l'immédiat après mai 68, *en présence de personnalités du monde civil et militaire* (2) (*sic*), en son domicile de la rue de la Pépinière, à deux pas des Musées Royaux d'Art et d'Histoire et du Palais des Beaux-Arts, à l'occupation duquel l'artiste participait trois mois plus tôt, le vrai-faux musée de Marcel Broodthaers voyagea ensuite beaucoup en Europe jusqu'en 1972, année de sa consécration à la Documenta de Kassel. Broodthaers en déclara alors... la faillite, « pour cause d'ennui » ! Depuis sa mort en 1975, on ne cesse de reconstituer pieusement ici ou là ces diverses *Sections* (on en compte 12).

À l'occasion de cette exposition à la Monnaie, on a aussi reconstitué un de ces voyages. Des caisses mises à bord d'une péniche sur la Seine ont été déchargées près du Pont-Neuf, comme Marcel Broodthaers l'avait imaginé sur le Rhin. C'est que, dès le départ, le *Musée d'Art Moderne (Département des Aigles)* est associé à une entreprise de déménagement, un camion de la firme de transport et d'emballage d'œuvres d'art Continental Menkes stationnant face à son domicile, où sont principalement exposées des caisses en bois.



Broodthaers eut aussi l'idée d'un autre voyage d'un jour à Waterloo, *dans le cadre doré du bicentenaire de la naissance de Napoléon* (3) qui donna lieu à un petit film délicieux intitulé *Le voyage à Waterloo*. On y voit l'embarquement d'une unique caisse en bois sans son couvercle – de sorte qu'on peut constater qu'elle est parfaitement vide –, estampillée du *Département des Aigles*, dont on suit le parcours jusqu'au pied de la célèbre butte du Lion, érigée à la gloire du Duc de Wellington. Là, la caisse est sortie du camion et déposée par terre, près d'un canon. Broodthaers s'y assoit, affublé d'un faux nez, puis se relève et prononce un petit discours qu'il n'y a personne pour entendre. Il remet ensuite la caisse dans le camion et s'éloigne, son faux nez à la main.

Ce *Voyage à Waterloo* n'est pas seulement un portrait de l'artiste en clown. Il s'agit d'un manifeste en acte, qui s'inscrit dans un mouvement résolu de conquête. *Conquête* est d'ailleurs le signifiant sous lequel il place l'ensemble de son entreprise quand, en 1964, il abandonne l'écriture pour les arts plastiques. Avec ce film, il part littéralement en campagne. Celle-ci se poursuit jusqu'à son œuvre ultime, *Décor : Une Conquête*, vaste installation au sein de laquelle on trouve un puzzle inachevé représentant la bataille de Waterloo.

J'imagine qu'il s'amuserait beaucoup, s'il était encore de ce monde, d'un autre bicentenaire fêté bientôt à Waterloo, celui de la bataille elle-même. Ce sera le 18 juin – qui n'est donc pas seulement la date anniversaire de l'Appel gaullien. Une mise en scène hollywoodienne est prévue, avec plus de 5000 figurants pour reconstituer l'assaut. Leur manquera seulement un faux nez.

1 : "Marcel Broodthaers - Musée d'Art Moderne - Département des Aigles" du 18 avril au 5 juillet 2015 à la Monnaie de Paris - 11, Quai de Conti - 75006 Paris.

2 : Broodthaers M., "Lettre ouverte du 29 novembre 1968", fac simulé in Rachel Haidu, *The absence of work (Marcel Broodthaers 1964-1976)*, Éd. October/MIT, 2010.

3 : Broodthaers M., *Le voyage à Waterloo*, Éd. Merz, 2001.

# Charlie Hebdo n'est pas pour ceux qui usent de subtilité et de douceur dans leurs satires\*

par Adam Gopnik

Traduit de l'américain par Gilles Hertzog

*Le Pen Club international est une importante organisation d'écrivains attachée aux valeurs « de paix, de tolérance et de liberté sans lesquelles la création devient impossible ». Six de ses auteurs ont cependant pris la surprenante décision de ne pas assister à la remise du prix du courage décerné à Charlie Hebdo le 5 mai prochain à New York. Adam Gopnik, éditorialiste au New Yorker et membre du comité éditorial de La Règle du jeu, revient sur cette affaire.*



Un homme lit le dernier numéro de Charlie Hebdo le 15 janvier 2015 à Paris.

Bavardages sur les avancées en cours et applaudissements aux confrères en prison, le gala annuel du PEN Club littéraire, à l'occasion duquel la moitié des participants endossent pour la seule fois de l'année un smoking qui leur va fort mal, se tient sous la baleine géante du Musée d'Histoire Naturelle américain, avec toujours un côté comique. Le glamour et les types ou les filles qui écrivent ne sont pas deux choses particulièrement congruentes. Les smokings s'affaissent, le poulet est congelé, et les yeux las des romanciers se tournent vers l'horloge dès dix heures du soir. Que cet événement puisse devenir la lice d'une dispute publique de haut vol semble absurde. Et pourtant le gala du PEN Club est essentiel pour une raison et une seule : les écrivains sont là pour se lever en faveur d'autres écrivains qui ne peuvent être là parce que des sales types les ont enfermés pour avoir écrit quelque chose que les sales types n'apprécient pas. Le principe invoqué est que la libre expression des idées, idées insultantes comprises, est partie constitutive de ce qu'est l'écriture. Si les gens ne sont pas libres d'insulter les autorités dans quelque pays lointain, alors nous-mêmes ne sommes pas entièrement libres. Ce principe semble une assez bonne raison de banqueter ensemble.

Cette assise commune a été mise à mal cette année par la décision du PEN Club américain d'honorer les caricaturistes de *Charlie Hebdo*, fauchés un beau matin de janvier dernier par deux fanatiques religieux lourdement armés, et de leur attribuer le prix Toni et James Goodale de la liberté d'expression et du courage. Six tables d'hôtes – des écrivains avec leurs invités – ont renoncé à être présents en raison de cette attribution. D'autres tables d'hôtes ont reproché aux absents d'être absents. (Je ne devrais pas mentionner que je suis l'un de ces hôtes ; le *New Yorker* fait partie du comité de bienfaisance, et notre caricaturiste Bob Mankoff sera sur scène avec les rédacteurs de *Charlie Hebdo*.) Salman Rushdie, qui s'exprime, hélas, avec autorité en ces matières, a été bref, parlant de « six auteurs en quête de notoriété. »

Deux choses, au moins, doivent être dites. La première, que les Nonistes – certains sont de très bons amis du membre du PEN Club que je suis – désirent tous être du côté des anges, c'est-à-dire en faveur d'une société ouverte et de la liberté d'expression. Non sans avancer un argument. Pour autant que j'ai bien compris, c'est ce que Louis C.K. a caractérisé, à jamais, comme la figure du « Bien sûr... mais peut-être. » Bien sûr, il était mal que des caricaturistes soient assassinés. Mais peut-être auraient-ils dû mesurer combien leur travail menaçait d'autres minorités opprimées, en l'occurrence les musulmans de France. Bien sûr, nous déplorons profondément leur mort. Mais peut-être pourrions-nous trouver quelqu'un de plus approprié à honorer que des gens qui s'adonnent à publier des caricatures où Mahomet sodomise ses fidèles. La vérité est que l'on peut pleurer leur mort sans pour autant honorer leurs vues, tout en les trouvant sectaires ou, à tout le moins, et pour user du mot fétiche de la décennie, insensitifs.

C'est se méprendre sur l'esprit, l'histoire et les pratiques des caricaturistes de *Charlie Hebdo*. Leur travail, encore une fois, n'était pas destiné à ceux qui aiment la subtilité et la douceur en matière de satire – ce n'est guère davantage ma tasse de thé –, mais ils n'en étaient pas moins radicalement démocrates et pratiquaient une aversion égale envers l'hypocrisie de toutes les religions instituées. Peu de groupes dans l'histoire récente de la France auront été aussi passionnément minoritaires, marginalisés et extérieurs à l'establishment politique, maniant plus le vitriol dans leur entreprise de dérision des pouvoirs – plus courageux, aussi, en ridiculisant les hommes d'influence et les détenteurs de pouvoir. Ils n'auront cessé de donner du poing contre les idoles et les autorités en tous genres. Nul en France, par exemple, n'a plus implacablement, plus courageusement accablé de mépris l'extrême-droite, Le Pen père et fille.

N'en posons pas moins, un instant, que les caricaturistes de *Charlie Hebdo*, n'ont pas vraiment été des *good guys*. De mauvais types n'en devraient pas moins être à l'abri des fanatiques équipés d'armes de guerre. La différence fondamentale n'est pas entre ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas (Soljenitsyne n'appliquait pas vraiment les préceptes du club des démocrates de West Village), mais entre les actes qui relèvent de l'imagination et des actes de violence. L'imagination voit, dessine, décrit bien des choses, pornographiques, érotiques, satiriques ou blasphématoires, qui sont dérangeantes ou laides. Mais ces choses ne se produisent pas dans le réel. L'imagination est un lieu où règnent les hypothèses et les conditionnels, où la part du plaisir et l'essentiel du propos tiennent dans le fait de dire le non-dicible, en vue de mettre à l'épreuve la vérité de ce qui est communément dit. Les caricaturistes de *Charlie Hebdo* en ridiculisant Mahomet ne disaient pas que les musulmans étaient le diable ; ils mettaient en question toute l'entreprise de faire d'un homme un prophète. Ne pas percevoir cela est ne pas comprendre pourquoi ils étaient des caricaturistes.

Les sceptiques, semble-t-il, tiennent cette activité de l'imagination pour néfaste et condamnable. Ils croient, en revanche, dans une sorte de protection communautaire, que le bien-être des communautés est plus important que la critique publique des idées. C'est une vue légitime, avec sa propre histoire. Elle ne semble simplement pas être une pensée digne d'inspirer une communauté cosmopolite auto-proclamée d'écrivains. Si l'on tient que la littérature a une fonction sociale, c'est, tout bien considéré, que l'on part du principe que, à long terme, la communauté la mieux en harmonie avec elle-même sera celle qui en sait le plus sur elle-même. L'esprit de critique est toujours désagréable pour tel ou tel. Il y a toujours quelque chose à représenter, à l'endroit d'une solidarité de groupe à la parole non-dérangeante. Mais les écrivains sont les premières personnes sur terre qui ont le devoir de le dire. (Les écrivains devraient être toujours peu ou prou en marge ; c'est l'une des raisons pour lesquelles ils semblent si mal à l'aise quand ils se retrouvent en groupe).

Les sceptiques, disons-le sans forcer, vont certainement persévérer. Mais, à coup sûr, si quelques sicaires avaient abattu, disons, l'équipe du journal de caricatures affreusement antisémite *Der Stürmer* dans les années 30, on aurait certes condamné la violence, mais quelqu'un aurait-il honoré les caricaturistes ? La réponse à cette question est que les caricatures ne sont pas des tâches de Rorschach. Elles parlent aussi vrai que des épigrammes, et le contenu des hideuses caricatures de Julius Streicher sur les Juifs est clair : elles ne ridiculisent pas le judaïsme, elles menacent la vie même des Juifs. « Votre religion est ridicule » est un message totalement différent de « Vous êtes une race dégénérée, vous voulez violer nos filles et voler nos biens ; nous nous débarrasserons de vous. » Insulter une idéologie n'est pas la même chose que de menacer un peuple. Nul, en aucun sens logique ou historique, ne saurait passer de l'un à l'autre, une vérité que nous connaissons bien car les gens les plus enclins à dire qu'une religion est ridicule sont ceux qui ont été élevés en son sein.

Ce n'est pas simplement parce qu'une attaque contre une idéologie est différente d'une menace sur les personnes, c'est parce que c'en est l'opposé même. La fin dernière d'une civilisation libérale est de substituer la critique des idées aux attaques sur les personnes. L'idée que nous serions libres de faire notre travail et de proposer nos vues sans y adjoindre la censure effarouchée de ceux qui menacent de nous faire du mal, n'est pas seulement une part de ce que nous entendons par liberté d'expression. C'en est l'expression même. L'équipe de *Charlie Hebdo* a continué de travailler face à des menaces de mort ; mépriser le souci d'honorer ce courage serait donner autorité à ceux qui ont voulu imposer cette censure. Les meurtriers ne parlaient pas au nom d'une communauté offensée. Ils n'expliquaient pas pourquoi les caricatures pouvaient faire l'objet d'un navrant malentendu. Ils répondirent à une insulte par un meurtre. Les caricaturistes que nous honorons à notre tour ne sont pas des marqueurs dans un jeu abstrait entre sensibilités différentes. Ils étaient de vieux artistes dont la dernière vision a été un homme masqué avec une arme de guerre. Si cela n'est pas l'horreur, rien alors n'est horreur. Si cela n'est pas le mal, alors rien n'est le mal. Si les écrivains n'honorent pas leur courage, quel courage pourrions-nous honorer ?

Avec tout ce qui peut être dit sur l'absurdité de tenter d'honorer les impies agressifs avec les rituels de la piété libérale, le langage de l'héroïsme continue d'appartenir aux caricaturistes martyrs de *Charlie Hebdo*. Les civilisations libérales, les sociétés ouvertes, tentent de s'étendre aussi loin qu'elles le peuvent, d'être aussi tolérantes que le permet la vie. Mais elles ont des limites. Le vrai contrat social au cœur de la civilisation libérale est simple : en échange de la



liberté d'être aussi insultant que vous l'entendez vis-à-vis des idées d'autrui, vous devez renoncer à la possibilité d'attaquer les autres personnes. Je vous en prie, brocardez, dépréciez, soyez sarcastique, soyez acerbe. Nous n'en attendons pas moins de vous. Mais vous ne pouvez poignarder ou descendre quiconque, ni même en brandir la menace. Si vous le faites, vous sortez du contrat et vous n'êtes plus un citoyen de notre cité. Et ceux que vous aurez poignardés ou descendus sont les martyrs de notre société ouverte et doivent être honorés comme tels : ils portent le drapeau de la liberté ; et tant pis si leur parole n'est pas toujours « noble » ; elle n'a pas besoin de l'être ; elle est bien souvent réduite à être la pauvre caricature d'un idéologue surfait, ou le portrait moqueur d'un prophète...

Comment pouvons-nous adresser des insultes à une idéologie sans menacer les gens ? Eh bien, comme je l'ai déjà écrit, c'est pour cela que nous avons la critique, les tribunaux et les lois. Et bon sang !, c'est pourquoi nous avons des écrivains. Telle est leur fonction. Et c'est la raison pour laquelle ils se rassemblent pour des galas, où ils peuvent argumenter les uns et les autres et paraître ridicules, ainsi qu'ils doivent l'être.

*\* Article paru le samedi 2 mai 2015 sur le site de La règle du jeu.*

<http://laregledujeu.org/2015/05/02/21284/charlie-hebdo-nest-pas-pour-ceux-qui-udent-de-subtilite-et-de-douceur-dans-leurs-satires/>

---

## Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

**INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directrice de la rédaction **catherine lazarus-matet** [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)

directrice de la publication **eve miller-rose** [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

conseiller **jacques-alain miller**

▪ comité de lecture

**pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani**

▪ équipe

édition **cécile favreau, luc garcia**

diffusion **éric zuliani**

designers **viktor&william francoizel** [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

technique **mark francoizel & olivier ripoll**

médiateur **patachón valdès** [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

---

▪ [suivre Lacan Quotidien](#) :

▪ [ecf-messenger@yahoogroupes.fr](mailto:ecf-messenger@yahoogroupes.fr) ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ [pipolnews@europsychoanalysis.eu](mailto:pipolnews@europsychoanalysis.eu) ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ [amp-uqbar@elistas.net](mailto:amp-uqbar@elistas.net) ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ [secretary@amp-nls.org](mailto:secretary@amp-nls.org) ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ [EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br](mailto:EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br) ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

**Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien** sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)) ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr) en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

**Pour la rubrique Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.